

—Dis-moi son nom, voyons, je t'en prie,
—C'est M. Jean de Préville....
Georges fit un nouvel effort et ajouta :
—Je le verrai. Je saurai s'il t'aime sérieusement et, dans ce cas, vous serez mariés dans un mois.

—Quand je disais que tu es le bon Dieu, papa, s'écria Marguerite en laissant éclater sa joie.

* *

Georges, écrasé, quitta sa "fille" et sortit. En quelques heures il acquit la conviction que M. de Préville aimait Marguerite et qu'il la prendrait sans dot. C'est pourquoi son notaire fut chargé de rédiger un contrat par lequel il lui donnait trois cent mille francs. Puis il régla tout ce qui concernait ce mariage, fit ses malles, chargea son ancien tuteur de conduire Marguerite à l'autel, écrivit à celle-ci un mot par lequel il lui annonçait l'impérieuse nécessité où il se trouvait de quitter la France et partit.

Incapable de supporter son malheur, il s'embarqua pour l'Inde avec la résolution de s'y tuer, voulant éviter à Marguerite jusqu'à l'ombre d'un remords, en disparaissant ainsi....

* *

Mais Marguerite fut frappée comme d'un coup de foudre en apprenant ce brusque départ.

—Quoi ! juste au moment où je vais me marier il est forcé de partir !

Elle courut chez le notaire qui dressait le contrat.

—Monsieur Caillavet, lui demanda-t-elle, ne vous a pas laissé une lettre, un pli ?....

—Si, mademoiselle.

—Montrez-la-moi.

Le tabellion prit dans un tiroir une grande enveloppe scellée à la cire noire. Marguerite s'en empara, la décacheta fièvreusement.

—Mademoiselle ! mademoiselle ! que faites-vous ?

—Son testament ! s'écria Marguerite atterrée. Et en ma faveur !

Elle tomba sur une chaise, anéantie. Mais avec cette énergie qui la rendait supérieure, elle se redressa et se mit à réfléchir. Alors elle se souvint. Les moindres détails de la conversation qu'elle avait eue avec lui au sujet de son mariage lui revinrent à l'esprit.

Et d'une voix brisée elle murmura :

—Il m'aime ! !

Après un instant de silence, elle ajouta :

—Monsieur, veuillez surseoir à la rédaction de mon contrat de mariage.

Rentrée chez elle, c'est-à-dire chez Georges, elle dit à son institutrice.

—Mademoiselle Leroux, nous partons à sept heures pour Marseille.

Et le lendemain matin, à l'hôtel de Noailles, au moment où Georges donnait l'ordre de porter ses malles à bord, Marguerite entra dans sa chambre.

—Ah ! papa, papa, lui dit-elle, que vous êtes méchant !....

—Marguerite ? vous ici !

—Oui, moi, monsieur Georges Caillavet, moi qui viens de vous appeler papa pour la dernière fois, moi qui vous ramène à Paris, moi qui vous bénis pour votre fuite, car elle m'a révélé que si j'aimais quelqu'un ce n'était pas M. de Préville....

—Marguerite, Marguerite, prenez garde. Ne jouez pas avec cela.

—Je ne joue point, croyez-le, mon cher Georges, dit Marguerite sur un ton grave : mon petit père n'existe plus pour moi. Je ne connais que mon mari. Adieu, papa. Bonjour, Georges. Ne me dites rien. J'ai tout deviné.

CAMILLE DEBANS.

Soyons doux, si nous voulons être regrettés.—XAVIER MARMIER.

On peut juger du mérite des gens par les critiques dont ils sont l'objet, et de leurs défauts par les éloges mêmes qu'ils reçoivent.—G. M. VALTOUR.

MONTREAL : HOTELS, RESTAURANTS, TAVERNES, ETC.

NOTES ICI ET LA

En s'accoutumant à la vie d'estaminet, à ses jeux variés, à son atmosphère stupéfiante, à ses boissons excitantes, on en vient à trouver insipides les causeries du foyer, les jeux naïfs des enfants et tout ce qui se rattache à la vie de famille.

Docteur DRUHEN.

Montréal possède, relativement à sa population, plus d'églises qu'aucune autre ville d'Amérique, mais en revanche, il paraît qu'elle possède aussi le plus grand nombre de lieux de perditions.

C'est en constatant ce fait que l'abbé Verreau s'écriait en 1855 : "Montréal, Villemarie ! ville mondaine et pleine de piété, ville où les institutions de charité et de la foi se multiplient comme par enchantement, où tous les vices se propagent avec une rapidité effrayante".

Et il disait vrai.

Parmi ces lieux qui sont autant de gouffres béants où vont s'engloutir chaque année des milliers de personnes nous avons déjà parlé des maisons de jeu, disons aujourd'hui un mot des hôtels, des restaurants, des tavernes.

Leur nombre est phénoménal.

Faites une petite promenade sur la rue Notre-Dame et comptez les buvettes qui se trouvent entre Maisonneuve et Sainte Cunégonde. Vous serez stupéfaits.

Prenez ensuite la rue Sainte Catherine, partie Est, descendez la rue Saint Laurent, jetez un coup d'œil sur la rue Craig, voyez la rue des Commissaires, pénétrez dans le Griffintown, dans le faubourg Québec et Saint Jean-Baptiste, examinez partout et vous vous demanderez : Comment tant de gens peuvent-ils vivre à débiter des liqueurs enivrantes !

Vous concluez en disant : Se peut-il que nos pères de familles consomment une si grande quantité de liquide empoisonné ; se peut-il qu'ils ne laissent à leurs femmes et à leurs enfants qu'un peu de pain, — pas assez pour vivre et trop pour mourir, — tandis qu'ils rigolent chez le voisin en passe de s'enivrer, de se donner un plaisir factice ?

A cette conclusion interrogatoire, je répondrai : Oui, le nombre de ces hommes est grand, mais il n'en est pas la majorité, les jeunes gens l'emportent. Est-ce heureusement ou malheureusement ?

* *

Laissons cela.

Rendons-nous compte de visu.

Que de choses l'on pourrait dire sur les grands hôtels exigeants des personnalités considérables des deux sexes ? Que de révélations pour celui qui regarde de près ce qui brille tant ? Quelle vie pour la jeune fille exposée tout à coup aux tentations les plus grandes ! Pour s'en convaincre, il faut avoir vu défiler en Cour du Recorder la foule de malheureuses qui maudissent leurs premières fautes.

Que de choses l'on pourrait dire sur ces restaurants ornés de cabinets particuliers, de salles de billards, de *pool*, où les garçons prétendent s'amuser innocemment tout en dissipant le salaire gagné à la sueur du front ? Que de choses l'on pourrait dire sur ces *bar-rooms* modestes où des enfants vont boire, s'abrutir, détériorer leur faible constitution et se préparer pour une vie de crimes, de débâches ?

Que de choses l'on pourrait écrire sur ces tavernes accompagnées de salles de concert, où les matelots vont se reposer des fatigues d'une longue traversée, aux sons d'une musique cacaphonique, aux accents plus ou moins harmonieux de chanteurs de bas étages, au contact maudit de filles perdues, puant l'alcool ?

Quel étonnement l'on produirait s'il était possible de mettre au jour les conversations, les complots faits dans ces cabarets borgnes, fréquentés par des individus à la mine repoussante, aux habits en lambeaux.

Cela semble incroyable.

Il y a toute une étude à faire sur le monde que l'on rencontre dans ces endroits.

Ici, dans ce grand hôtel, logent des touristes, des hommes d'affaires, des acteurs, des débiteurs fuyant des créanciers, des individus dépistant les autorités, des couples assortis à la hâte, des échevins, des politiciens corrupteurs ou sans taches, des.... mais je n'en finirais pas.

Ailleurs, devant ce restaurant à l'aspect tranquille, pourquoi ces voitures qui stationnent et ces personnes emmitouffées qui en descendent pour disparaître avec mystère derrière la porte privée ? Montez en haut, et vous serez surpris d'y sentir l'arôme de souper fin, d'y entendre des rires féminins, d'y voir des princes de la finance.

Là, dans cette buvette qui ressemble à toutes les autres buvettes, en avant, quelle transformation si vous pénétrez au fond !

Vous y rencontrez des citoyens buvant à l'euro-péenne, causant français, anglais, allemand, italien, jouant à leur jeux favoris....

Voilà pour certains genres, détaillons les autres.

A part la buvette proprement dite qui, dans le centre de la ville ferme à six heures, après la clôture des bureaux, existe celle qui s'intitule restaurant. Là, à toute heure, vous avez un lunch froid, mangé debout.... et succulent. Puis celle qui s'intitule *muséum*, titre alléchant dans le but d'attirer l'amateur de curiosité. Et vraiment il s'y trouve des choses étonnantes.

Il y a le véritable restaurant pour les hommes d'affaires, où l'on donne à dîner. Le prix varie entre quinze cents et une piastre, selon l'endroit et le menu.

Pour terminer la série, ajoutons les *bars* de club appartenant à une salle de billard, de *pool* ou à une salle de danse.

Il reste maintenant une dernière catégorie de débits de boissons : ceux qui n'ont pas de licence.

On peut les diviser comme suit : Premièrement, les *maisons de.... plaisir* ; secondement, les *salons intimes*, où une dame ordinairement très intelligente vient causer avec vous et en amie sur tout sujet, à condition que vous payiez la *traite* de temps en temps ; troisièmement, les *Beanneries*, restaurants ainsi nommés parce que l'on y débite principalement du *pork and bean*.

Là, on vous sert à bon marché un repas qui ne soutient pas la comparaison avec ceux que donnent Victor ou Duperrouzel.

Comme la faim a pour compagne la soif, quelques propriétaires de ces établissements tiennent les liquides nécessaires. Leur avantage sur les hôtels est immense, ils peuvent rester ouvert la nuit et le dimanche.

Aussi, la police veille-t-elle continuellement sur eux.

* *

Comme on vient de le voir, cet article n'est qu'une série de notes jetées au hasard de la plume. Je n'ai pas voulu trop m'arrêter sur le sujet, donner les trucs, etc. Il en résulte plus de mal que de bien.

Depuis plusieurs mois, j'ai entrepris de faire voir Montréal sur tous ses côtés, mais il est permis de passer rapidement sur les mauvais.



Un avocat plaide contre un dentiste :

—Messieurs, dit-il au commencement de sa plaidoirie, il me sera facile de résumer les débats : on devait nous mettre pour cinq cents francs de dents, on nous met dedans pour cinq cents francs. Là est tout le procès.

* *

—Comment, ma chère, vous êtes restée toute l'après-midi au jeu de madame X...

—Oui, on disait tant de mal de ceux qui sortaient, que je n'ai jamais osé partir de peur de passer par les mêmes propos.